

# Poète et combattant

Charles Péguy

... Gérard Joulé, *Epalinges*

Rémi Soulié,  
*Péguy de combat*,  
Les Provinciales, Cerf,  
Paris 2007, 112 p.

Barrès, Maurras, Péguy ont chanté le geste française au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : Barrès, descendant de Taine et de Renan, restituant l'individu français avant de l'asseoir sur les disciplines qui lui assureraient sa solidité ; Maurras, s'appuyant sur Bonald, Comte et Le Play, pour refaire la patrie française ; et Péguy, le viril Péguy, comme son héroïne, pour concilier la France des croisades et des soldats de l'An II. Péguy entend les voix contradictoires et concordantes qui composent la puissante vitalité de la tradition chrétienne médiévale, fusion qui engendrerait la troisième incarnation héroïque de l'âme française et dans laquelle passerait ce même sang qui avait déjà traversé la royauté et la république des Mirabeau et des Danton.

Ce n'est pas un cavalier, c'est un fantassin, un légionnaire romain dans les armées du Bon Dieu. Sa phrase est lente, pédestre, insistante. Vingt fois sur le métier, il remet son ouvrage. Il a de la boue sur les souliers, c'est celle du sol natal.

Comme Corneille, Péguy ne choisit pas. Il prend tout, les ombres et les lumières, les vaches maigres et les grasses. Robespierre et Saint-Just entrent dans la composition du tableau au même titre que saint Louis et Jeanne d'Arc. Les jacobins ont continué le travail de Richelieu et il les glorifie pour cela.

Alors pourquoi une révolution si c'est pour faire la même chose ? Parce que la monarchie n'avait plus la force de le faire. Et il applaudit la force qui triomphe de la faiblesse. C'est pourquoi il hait le monde moderne dans lequel il voit, comme Claudel et Bernanos, la victoire de l'esprit légiste sur l'esprit de grâce et de fidélité. L'idée remplaçant un cœur d'homme et son honneur. Chacun s'en allant vivre pour lui-même et pour son propre compte. Et la disparition du nom, de la famille et bientôt de la nation.

Lui, le paysan français, le fils de la rempailleuse, diplômé de l'École normale, n'est pas contre un certain machiavélisme, un certain maquignonnage en politique. Voilà comment il compare les anciens et les modernes - c'est une opposition qui structure sa pensée et qui revient sans cesse dans son œuvre et dans sa vie, mais là, c'est au moment où l'élève fait la leçon au professeur et gronde ses maîtres. « Les pauvres anciens arrivistes, écrit-il, les anciens arrivistes de tous ordres et de tous poils se traînaient misérablement aux anciens chemins montants de l'arrivisme ambitieux : ces chemins étaient en réalité presque aussi raboteux que les sentiers de la vertu et de l'honneur et quelquefois davantage... Jaurès fut l'homme de génie qui le premier imagina, qui le premier inventa ce raccourci admirable d'ambition de mettre la morale tout au commencement de l'affaire... Rien ne rapporte aujourd'hui autant que la morale...

Autrefois les ambitieux nous montaient dessus, aujourd'hui les ambitieux nous montent dessus, mais avant et pendant ils nous font de la morale. »

## Français donc chrétien

Il est du peuple, mais il est chrétien, et dans sa bouche, ce sont là deux aristocraties. Il n'en veut point d'autres. Il a été à l'école laïque, il sait des milliers de vers de Hugo, et il a fait l'École normale et la Sorbonne avant de se retourner contre elles. Mais il a fait aussi le pèlerinage de Chartres, récite le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*. Il a aimé la Vierge, comme toute cette génération de convertis, de l'amour le plus humble et le plus tendre. Son christianisme commence et finit à son catéchisme comme celui de Bernanos. Il est chrétien parce qu'il est Français. Ces deux mots dans sa bouche sont synonymes. La France a été baptisée et depuis elle est chrétienne ou n'est pas.

Il a pour frères le pécheur et le saint. Ces deux catégories couvrent tout. Il n'y a pas d'entre-deux. Ce qui n'est ni pécheur ni saint ne relève pas de l'économie divine. Le pécheur et le saint sont parties intégrantes de ce qu'il appelle le système de chrétienté. Car il est plus de chrétienté que d'Eglise, plus laïc que clerc. L'Eglise, les clercs, il s'en méfie. Il n'a pas la fibre théologique d'un Claudel, qui joue en virtuose de tous les claviers des grandes orgues catholiques, en homme de la Contre-Réforme et de la catholicité qu'il est.

Péguy, lui, n'est jamais sorti de France ni de l'histoire de France. Histoire de France dont Bloy disait qu'elle était le cinquième évangile. Roncevaux, Orléans, Beaugency, Fontenoy, noms de batailles qu'on enseignait jadis dans toutes les écoles de France, car l'école

de l'instituteur n'était pas différente de celle du curé sur un point excepté ; l'amour et la religion de la patrie n'avaient pas de camp. Rien n'est indéracinable comme un catéchisme et une foi d'enfant. La théologie, c'est un bel exercice, dirait Pascal, mais ce n'est qu'un exercice, une construction intellectuelle d'adulte. Ça n'a pas de profondes racines.

## L'âme du peuple

Il y a des mots qui reviennent souvent chez Péguy, comme vertu, honneur, grandeur (on ne sort décidément pas de Corneille), qui ont encore l'odeur d'une baguette de pain qui sort du feu ou le parfum d'un jardin après la pluie. Aujourd'hui, ils ont l'air gauche, démodé à force de n'être plus prononcés. Que ferions-nous en effet de cette petite monnaie qui n'a plus cours, de ces pauvres habits du dimanche ?

Dostoïevski, un autre grand chrétien, un autre grand croyant, un autre grand pécheur (plus grand pécheur sans doute que Péguy), disait en prenant l'expression *Vox populi, vox Dei* au pied de la lettre et en lui rendant toute sa force : « Qui n'a point de peuple, n'a point de Dieu. Tous ceux qui cessent de comprendre leur peuple, n'ont plus de contact avec lui, perdent dans la même mesure la foi de leurs pères et deviennent des athées. »

Il en est des peuples comme des individus. Ils ont une âme et peuvent la perdre. Un peuple qui se contente de faire des affaires reçoit sur terre sa récompense en biens matériels. Il sort de l'Histoire, cesse d'être un peuple pécheur pour devenir un peuple athée. Il sort de l'économie divine de la faute, de l'expiation et du rachat. On peut donc dire que les peuples athées n'ont plus d'his-

toire et ne sont plus des peuples mais un simple ramassis d'individus. Mais le désir avoué des hommes d'aujourd'hui n'est-il pas justement de sortir de l'Histoire pour pouvoir vaquer à leurs affaires et à leurs plaisirs ?

On trouve de tout dans le monde moderne, il produit de tout, mais ce qu'il produit le moins ce sont des hommes. On trouve beaucoup d'artistes, mais très peu d'hommes ayant des convictions. Le monde ancien produisait des assassins et des pécheurs, des canailles aussi, mais ces canailles avaient une âme et le savaient, et elles savaient qu'elles péchaient et quand elles péchaient.

## Incarnation

Rien n'est plus important chez Péguy que cette étreinte avec le réel. « Il y a les hommes qui savent par les livres, et ceux qui savent par la réalité », dit-il un peu naïvement, car alors à quoi bon aller à l'école et exhiber ses titres de docteur ? Mais il ajoute, ce qui est mieux : « Quand une idée prend corps, il y a une révolution : il en est ainsi dans tous les ordres. Tout est dans l'incorporation, dans l'incarnation. Nous sommes au cœur du mystère religieux. L'idée ne vit que dans la chair, le mot ne touche que s'il sort du ventre. » Qu'est-ce qu'un prophète ? Un homme indigné. « J'ai toujours tout pris au sérieux », dira-t-il.

Il y eut, comme on le sait, plusieurs étapes dans la vie intellectuelle de Péguy. Il y eut, de 1900 à 1904, le défenseur de la « cité harmonieuse » contre le socialisme parlementaire. Puis, de *Notre patrie* à *Notre jeunesse*, le Péguy patriote, et l'attaque contre l'internationalisme jaressien, et enfin celui qui s'en prend à la Sorbonne et au monde mo-

derne dans son ensemble. Revenu à la foi catholique en 1908, il demeurera jusqu'à sa mort en marge de l'Eglise et privé de sacrements à cause d'un mariage antérieur contracté hors de l'Eglise et qu'il ne voulait pas rompre, son épouse restant hostile au christianisme.

Il n'est pas politique pour deux sous. Comment aurait-il pu comprendre un parlementaire ? Il va au but par une idée simple et fixe. La Sorbonne, le parti intellectuel, prétend Péguy, se dressent contre le génie. « Tout ce qu'il fait, c'est qu'il n'y ait pas de saints et pas de héros ; tout ce que perdent les héros et les saints, et les génies (Péguy n'a pas lu Hugo pour rien), ce sont les docteurs qui le gagnent. »

Ce qu'il dit de la Sorbonne, il le dira bientôt de l'Eglise, avec plus ou moins de bonne foi. Mais l'impartialité n'a jamais été le propre du prophète-polémiste. Il est intéressant de penser que cette Sorbonne et cette Eglise attaquées par lui, il les défendit bec et ongles quand il s'agissait de dispenser une instruction élémentaire aux enfants des écoles, qu'elles fussent laïques ou religieuses. Serait-ce que plus on monte en grade, plus on perd la foi, et que ce qui est vrai dans le monde des enfants ne l'est plus dans celui relativiste des adultes ?

Dans les *Entretiens avec Lotte*, il dit ceci : « Ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'il faut se méfier des curés. Ils n'ont pas la foi ou si peu. La foi, c'est chez les laïcs qu'elle se trouve encore. » Mais son grand grief contre l'Eglise, c'est de pactiser avec le monde moderne. Elle en est venue, elle aussi, à croire à la supériorité des méthodes de l'histoire laïque. Dans *Un nouveau théologien*, défendant sa Jeanne d'Arc, il oppose le christianisme pour gens riches au christianisme du peuple. Au ciel des intellectuels, il préfère celui des petites gens. Le ciel des grands

bourgeois et des clercs, c'est un christianisme revisité par la Sorbonne et le parti intellectuel et rationaliste, vidé de ses anges et de ses saints, un ciel pour ainsi dire tout spiritualisé, éclairé à la lumière de l'idéalisme allemand et de l'exégèse rhénane, elle aussi toute germanisée.

Le christianisme des petites gens, c'est celui de son catéchisme quand il était petit et dont il dit : « Dans mon catéchisme, il y avait le Bon Dieu, la création, l'histoire sainte, la sainte Vierge, les anges, les saints, le calendrier des grandes fêtes, la prière et les sacrements, les vertus théologiques et le symbole des Apôtres, etc. »

## Instinct contre culture

Je ne sais pas s'il y a encore cela dans le catéchisme des petites gens et des petits enfants, ni s'il y a encore un catéchisme ou même des petites gens. Le drame de Péguy, et sa grandeur, c'est qu'il avait été à l'école, puis à la Sorbonne, qu'il avait appris assez de philosophie, même si ce n'était pas la meilleure, et qu'il lui fallait vomir beaucoup de ces choses apprises s'il voulait être un bon chrétien et un bon Français.

Cet homme de pensée était un homme d'action ; cet homme de plume était un homme d'épée, même si son épée n'était qu'un gourdin. Un homme au sang chaud, prompt aux coups de tête. Mais il était allé à l'école, il avait fait des études, avait fréquenté la Sorbonne et il ne pouvait plus tout à fait être peuple et enfant. Or cet enfant en lui regimbait sous l'adulte et le paysan, sous l'homme cultivé, et c'est cet adulte cultivé qu'il voulait briser.

Ce monde, qu'il appelait le monde moderne et qu'il était venu à détester de toutes ses forces, il l'eût haï et détesté tout autant à toutes les époques, aussi bien dans le Paris de Villon que dans celui de Baudelaire, car tous ces mondes-là ont été un jour « le monde moderne », et tous ces mondes-là ne sont que les multiples et changeantes figures d'un même monde éternel, celui dont le Verbe incarné a dit une fois pour toutes qu'il avait pour prince, le Démon.

Les lois changent et passent, même si à chaque changement elles perdent un peu plus en majesté, mais il y aura toujours des docteurs de la loi et des usines pour les fabriquer. Mais il y a pire que les docteurs de la loi, il y a les docteurs sans loi et les docteurs contre la loi.

Il y aurait encore tant d'autres choses à dire sur un homme qui, comme Péguy, se tient au cœur du mystère français et du mystère chrétien, inséparables l'un de l'autre, comme sont inséparables dans sa pensée le temporel du spirituel, le pécheur et le saint, l'homme ancien et l'homme chrétien, héritiers les uns et les autres du péché d'Adam et comme tels promis à la rédemption. Seul échappe à cette économie divine celui qu'il appelle l'homme moderne, homme sans dieux et sans Dieu, sans patrie et sans racines, sans mémoire et sans passé, homme de partout et de nulle part, homme de nulle fidélité car de nul enracinement.

De ces choses-là, nul n'a su mieux parler que l'auteur de ce Péguy de combat, Rémi Soulié, qui s'était déjà signalé à l'attention d'un public averti par une monographie du Curé d'Ars et un portrait virevoltant de Dominique de Roux. Grâce lui soit rendue.

G. J.